

Lisboa Orchestra de Guillaume Delaperrière

En 2004, Guillaume Delaperrière était plus connu sous le nom de Giovanni Sample. Son concept : sampler des plans et séquences de films existants pour créer une partition musicale originale. Dans *The Black Track* (2009), l'orchestre éclectique était composé de Kraftwerk, Max Roach, Michael Jackson, Glenn Gould, Busta Rhymes et du film *Tron*. En 2012, Delaperrière persiste dans son exploration d'un *mashup* visuel et musical en tournant lui-même les plans qui constitueront le film et la musique. Il en résulte *Lisboa Orchestra*, onze minutes aux frontières du documentaire et du clip, à la différence qu'images et sons sont indissociables. Le son, toujours *in*, ne commente pas l'image, il en fait partie.

Au départ, tout est calme. Les rues de Lisbonne au petit matin, quelques voitures éparées, un tramway. Passant de la nuit au jour dans un tintement de cloche, la ville s'anime peu à peu, le silence (relatif) fait place à une multitude de sons quotidiens : la passerelle d'un bateau qui s'abaisse, une rotative dans une imprimerie, un panneau d'affichage chahuté par le vent. Ce sont aussi les habitants de Lisbonne, ceux qui travaillent, jouent au foot, aux dominos ou des instruments de musique. Un rythme se met lentement en place par l'agencement des plans, autour de la figure centrale de l'église et de sa cloche, qui semble avoir droit de vie et de mort sur les images et leurs sons. L'organiste, comme un chef d'orchestre, lance réellement les hostilités. Les premières mesures de son morceau invitent les sons glanés auparavant à se muer en symphonie. Est-ce à dire que l'on peut regarder *Lisboa Orchestra* les yeux fermés ? Le *blind-test* consisterait à reconnaître le bruit du domino qui claque sur la table ou celui d'une planche de skate sur un trottoir. Si le film fonctionne dans son aspect purement sonore, la musique qui en résulte serait sans objet sans l'image qui la porte.

Les sons et leurs auteurs cohabitent par le montage, Lisbonne tout entière n'est plus qu'un espace unique, ou tout et tous communiquent et se mêlent : la population et les sons diurnes et nocturnes, un DJ et un quêteur dans le métro, les oiseaux de nuit et les travailleurs, la mer et la terre. On imagine Guillaume Delaperrière à l'affût du moindre son, du bruit qui fera écho à ceux déjà en boîte, mais aussi les yeux grands ouverts sur la ville et ses habitants, une ville dont il dresse un portrait multiple et unique.

Cécile Giraud



Lisboa Orchestra, 2012, couleur, 12 mn.

Réalisation, scénario, image, musique et montage : Guillaume Delaperrière. Directeur artistique du son : Bertrand Défossé. Production : GDLP Films.



Foxes de Lorcan Finnegan

Le fantastique au format court se heurte souvent à l'écueil de l'exercice de style. Des films de genre, fréquemment, se saisissent d'un motif, d'une figure, et paraissent s'en contenter. Comme si la maîtrise des codes par le spectateur justifiait que l'on ne s'embarrasse pas de l'accessoire. C'est une erreur, car les scènes de peur détachées d'un contexte et d'un récit ne peuvent fonctionner. Il leur faut la construction sur laquelle s'appuyer ; il faut du temps, toujours, pour que s'insinue le doute ou le malaise. Malgré sa brièveté, *Foxes* évite ce défaut récurrent et sait, en quinze minutes, installer des personnages, un décor et une atmosphère. Il y a là suffisamment de souci du travail bien fait pour que le film de Lorcan Finnegan se démarque d'emblée des piteuses tentatives que la simple pulsion de "refaire" multiplie à l'infini.

Foxes mise sur l'allusion, la suggestion, proche en cela du cinéma de Jacques Tourneur qu'il cite explicitement. Cette inscription dans une tradition classique passe par l'attention portée à un lieu envisagé comme un véritable personnage. Ce décor déserté – on pensera brièvement à l'hôtel Overlook de *Shining*, autre film d'horreur autrement marquant, convenons-en, sur le couple et ses dérèglements –, c'est le catalyseur des frustrations de l'héroïne, la porte d'entrée par où l'irrationnel se fraie un passage. Ce décor de zone pavillonnaire mangé par les herbes mortes, rattrapé par la végétation, oppose sa stricte géométrie, son horizontalité carcérale à la nature qui reprend prise sur lui, à l'animalité perturbée qui vient contrecarrer la tentative humaine – avortée – de domestiquer la campagne.

Un seul couple s'est installé là. La zone est abandonnée, hors de tout, loin de tout. L'homme et la femme y demeurent en dépit du bon sens, malgré les signaux enjoignant de partir : ces renards menaçants qui rôdent, que l'héroïne voudra tellement approcher (capturer même *via* la photographie) qu'ils auront raison des barrières – physiques et mentales – séparant la civilisation de la nature, l'humanité de la bestialité, toutes deux superposées, mêlées, dans l'effrayant plan final.

Si *Foxes* ne révolutionne rien, son réalisateur manie finement les règles du genre, préfère l'économie à l'esbroufe et laisse doucement advenir le fantastique là où d'autres l'auraient arbitrairement imposé. On a maintenant envie de voir cette intelligence de mise en scène se déployer sur un projet plus personnel.

Stéphane Kahn

Foxes, Irlande, 2011, couleur, 16 mn.

Réalisation : Lorcan Finnegan. Scénario : Garret Shanley. Image : Miguel de Olaso. Son : Neil O'Connor et Gavin O'Brien. Montage : Frank Reid. Décors : Ferdia Murphy. Interprétation : Marie Ruane, Karen Griffin et Tom Vaughan-Lawlor. Production : Lovely Productions.